VERS UNE SOCIETE LIBERÉE?

Philippe d'Iribarne

« Je prends mes désirs pour des réalités, car je crois à la réalité de mes désirs », a-t-on pu lire sur les murs en Mai 1968. Les enfants de Jean-Jacques Rousseau sont aujourd'hui très nombreux à vouloir exprimer la spontanéité de leur désir : il faut, pour cela, se libérer de la société, de l'État, de la morale... Allons-nous vers une société réellement « libérée », ou vers des modifications de surface en termes de modes de vie ?
Philippe d'Iribarne, quarante ans, directeur du Centre de Recherche sur le Bien-être, s'interroge ici sur les possibilités que nous avons d'échapper à nos sociétés de consommation...

Les modes de vie des sociétés industrielles sont l'objet de vives critiques. Le gaspillage des ressources naturelles et les dégradations de l'environnement sont dénoncés. Plus encore, la vie même que mène chacun, les rapports qu'il entretient avec les autres et avec le monde laissent profondément insatisfait. Sous des formes multiples, une « aspiration à autre chose » hante beaucoup de nos contemporains. A travers un grand nombre de ces formes on reconnaît un même mouvement de fond. L'homme des sociétés industrielles, dit ce mouvement, est aliéné à la société ; celle-ci exerce principalement ses méfaits par l'intermédiaire de l'État, de l'appareil de production, d'institutions diverses (École, Médecine, etc.) ou des instances répressives qui ont construit leur demeure en chacun d'entre nous (1). Cette aliénation l'empêche de vivre. La spontanéité de son désir est étouffée. La rencontre de l'autre est entravée par le poids des formalismes moraux et sociaux et par l'emprise des grands appareils. Pour que chacun puisse se retrouver lui-même et retrouver autrui, il faut qu'il se libère de la société, de l'État, des règles, de la morale, et de manière générale des pouvoirs ou du Pouvoir. On parle « d'autogestion », « d'autonomie », de « droit à la différence » de « société permissive ». Le slogan de Mai 68 « je prends mes désirs pour des réalités car je crois à la réalité de mes désirs » s'inscrit en filigrane de tout ce mouvement. Jean-Jacques Rousseau n'est plus seul à croire que l'homme est bon par nature et que la société l'empêche de vivre. Sa descendance spirituelle est maintenant plus nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable de la mer.

Pourtant, « changer la vie » ne paraît pas facile. On ne parle plus guère des hippies. Les « communautés » échouent les unes après les autres. La « libération sexuelle » est, en fait, très normative et tend à imposer un anti-modèle par rapport auquel les écarts sont fort mal vus (2). Échapper au poids des règles de la société globale conduit à tomber, avec des contraintes peut-être plus fortes, sous l'emprise des règles des petits groupes qui protègent contre cette société. La génération la plus engagée dans le mouvement ne paraît pas spécialement gaie ; derrière une façade de facilité et de relations cordiales, isolement profond, crainte de l'autre, frustrations et rancœurs semblent dominer (3). Et, pendant ce temps, les économètres ne trouvent dans les statistiques de consommation aucune trace des mouvements qui agitent les esprits. On peut se demander finalement si l'ensemble des textes, discours, émissions de télévision, etc. qui proposent l'image d'une « vraie libération » ne joue pas, auprès des membres les plus avancés de notre société, le même rôle que « Nous deux » ou « Confidences » auprès des midinettes : aider à supporter le présent en rêvant d'ailleurs (comme on a rêvé en d'autres temps, ou certains rêvent encore, du paradis socialiste, du paradis de la consommation ou du Paradis tout court) (4).

Mais pourquoi est-il si difficile de construire une société plus conforme aux rêves d'aujourd'hui ? Quelles puissances maléfiques, et qu'il faudrait détruire (les capitalistes, l'État, les clercs, curés, médecins ou professeurs) sont à incriminer ? Ou plus modestement suivant quelles voies est-il possible de faire quelques pas dans la direction souhaitée ? On voudrait montrer que, pour avoir quelques chances de répondre correctement à ces questions, il ne faut pas négliger un élément essentiel de nos problèmes : ce que sont les membres des sociétés industrielles (lesquels ne ressemblent guère, par exemple, aux Balinais, aux Indiens, ou aux Congolais) et les raisons pour lesquelles ils sont tels.

La civilisation occidentale provient de la rencontre des cultures antiques du Moyen et du Proche-Orient et des peuplades barbares, Gaulois, Celtes, Germains qui, venues d'Europe Orientale, ont occupé l'Europe Occidentale (rencontre qui s'est faite à travers de multiples canaux : Rome, le Christianisme, la redécouverte de l'antiquité au Moyen Age et durant la Renaissance). Il est habituel de rattacher bien des traits et, en particulier, bien des maux, de notre actuelle société à notre héritage moyen-oriental, de nous caractériser comme « judéo-chrétiens » ou successeurs des Grecs. Mais, et cela est d'importance pour les problèmes qui nous occupent, ce que nous sommes vient en grande part de notre ascendance barbare. Si l'action des civilisateurs a été radicale en surface, on s'aperçoit, en grattant un peu, qu'il n'en est pas de même en profondeur.

Des barbares déguisés en civilisés

Chez nos ancêtres les barbares, les rapports avec autrui donnent une très grande place au règlement des conflits par la force. Chacun est pour l'autre, si proche soit-il (femme, frère, enfant) à la fois une proie et un danger potentiel. La crainte et le respect qui s'attachent à la force et à la richesse (« souvent, dit Tacite, la réputation décide de la guerre » (5)) traduisent l'efficacité de celles-ci dans les conflits armés (6). Il n'est guère question de relations confiantes à autrui fondées sur une ouverture réciproque, permettant de trouver une vraie paix au-delà des oppositions d'intérêts.

Les barbares installés en Europe Occidentale ont été soumis à l'action civilisatrice des cultures du Moyen-Orient. Mais la manière dont ils ont assimilé et réinterprété ces cultures a été fortement influencée par ce qu'ils étaient eux-mêmes. L'adoption des règles de comportement civilisées s'est faite en faisant appel à des motivations barbares (la soif de conquête, la crainte, un vif sentiment du supérieur et de l'inférieur) qui ont demeuré. Pour les barbares d'Occident les divers

(*) Communication au « Colloque européen sur les modes de vie et le changement social en Europe occidentale », Arc et Senans 14 au 17 septembre 1977.

(1) On trouve des expressions particulièrement brillantes de ces diverses formes de critique, dans les ouvrages de Marcuse, Whilem Reich, Ivan Illich, Michel Foucault ou Charles Reich.

(2) Cf. Helmut Schelsky, Sociologie de la sexualité, Gallimard 1966 et D. Wolton Le nouvel ordre sexuel, Le Seuil 1974.

(3) Cf. une enquête faite auprès d'un échantillon d'étudiants américains citée dans Autrement, n° 3, 1975.

Cf. aussi en France Jean Duvignaud, La planète des jeunes.

(4) Dans Le gaspillage et le désir j'avais pour ma part largement succombé à l'illusion néo-rousseauiste, faute d'avoir suffisamment examiné dans son ensemble la logique de notre société, et ce texte est donc, dans une certaine mesure, une autocritique.

(5) Tacite, De moribus Germanorum, traduit par Montesquieu dans De l'esprit des lois.

(6) En matière de crainte des puissants on est aux antipodes de ce qu'on observe dans mainte société « primitive » où le chef, loin de pouvoir pressurer la masse, doit au contraire travailler dur pour lui faire force cadeaux, sous peine de ne plus être accepté comme chef (Cf. Marshall Sahlins Age de pierre, âge d'abondance, Gallimard 1976). Il existe bien des situations interm'édiaires en matière de crainte des puissants, mais les « barbares » représentaient, semble-t-il, une situation extrême.

éléments que véhiculaient les civilisations antiques étaient très inégalement assimilables. L'union confiante au prochain correspondait à un rapport aux autres radicalement étranger à leur expérience de la vie. Sans doute, au cours d'une évolution ne faisant intervenir que quelques dizaines de générations, ne pouvait-elle progresser que modestement. Par contre, les règles de comportement pouvaient beaucoup plus facilement pénétrer. Chez des peuplades où la terreur de l'au-delà était grande, une morale de la crainte, puis de la vertu, trouvait un bon terrain pour se développer (et c'est elle, beaucoup plus que l'esprit évangélique, qu'ont diffusée les Églises chrétiennes d'Occident). Par ailleurs, les mœurs « civilisées » sont devenues un élément important de statut social (comme actuellement dans les pays « sous-développés »), celui-ci comptant d'autant plus que la crainte des puissants, donc la révérence envers eux, était grande. On a été ainsi conduit à un passage de la crainte de subir la violence de l'autre, à la crainte d'être coupable ou méprisé suivant des règles ; de la soif de faire de l'autre sa proie, au désir de le dominer suivant des règles, avec le maintien d'affects puissants liés à une situation « supérieure » ou « inférieure » (7).

Tel père tel fils

Ce type de rapport à l'autre se transmet remarquablement d'une génération à la suivante, à travers l'éducation des enfants. En effet, pour qui voit la crainte d'être mal jugé et le désir de dominer tenir une place centrale dans sa vie, cette éducation ne produit jamais des résultats assez parfaits. Il est d'une importance extrême que les enfants accomplissent des « performances » intellectuelles, morales, de manières, etc. dont l'éducateur puisse se louer (ces performances pouvant être des plus diverses suivant les valeurs qui le guident). L'éducation conduit alors, non seulement à rejeter fortement les enfants lorsque ceux-ci ne respectent pas des normes minimales, mais encore à lier, de manière très poussée, les gratifications qu'ils reçoivent au niveau de leurs performances et à faire de la recherche de performances un souci de tous les instants. L'amour des parents devient quelque chose de conditionnel, lié à la réussite de l'enfant (8). Les enfants développent alors une grande crainte d'être mal jugés s'ils ne sont pas « à la hauteur » et un grand désir de réaliser l'excellence qui leur permettra d'obtenir la plénitude de l'amour de leurs parents. Simultanément se constitue une image idéale d'eux-mêmes qui joue le rôle d'agent d'évaluation intériorisé. Une fois ancrée la crainte d'être mal vu et la recherche de performances élevées comme moyen de surmonter les difficultés de l'existence, cette attitude profonde peut subsister pendant que se produisent de grandes transformations dans les critères de jugement (9). Et ceux qui ont reçu dans leur famille une éducation trop atypique se trouvent remis « dans la norme » dès qu'ils en sortent ; l'école, camarades et maîtres, est là.

La difficulté d'une libération

Bien des maux de notre société sont directement liés à notre état de « fils de barbares » et, compte tenu de la stabilité de celui-ci, ne risquent guère de disparaître dans un futur proche.

Quand chacun cherche à être regardé favorablement, le développement de rapports de personnes où les uns et les autres sont présents dans leur vérité est sérieusement entravé. De plus, quand on cherche à « bien agir » suivant des règles sociales et morales, il est difficile d'être attentif à ce qu'est, dans l'instant singulier, la demande de l'autre, infiniment plus subtile et mouvante que ce qui peut être prescrit par des règles. Il en résulte un manque de communication profonde avec autrui, y compris souvent dans les couples ou entre parents et enfants, et une grande solitude intérieure.

La recherche exacerbée de performances sociales et (ou) morales joue un rôle décisif dans les ressorts de la « société de consommation » et dans le gaspillage qui marque celle-ci. Cette recherche permet que les individus soient passionnément attachés aux consommations qui les aident à obtenir une image favorable d'eux-mêmes, puissants (quand ils doublent sur la route), savants (quand, médecins, ils prescrivent les derniers médicaments sortis), attentionnés (quand, pères négligents, ils offrent une moto à leur fils). Il leur faut être au moins « à la hauteur » et mieux, si possible, et il se produit une surenchère dans un « meilleur » relatif aux effets ravageurs (10).

La distance sociale entre les puissants et

Bien des maux de notre société sont directement liés à notre état de fils de barbares...

ceux qui le sont moins, la révérence, qui est loin d'avoir disparu, des seconds envers les premiers, et la hauteur des premiers envers les seconds, l'ampleur des inégalités jugées légitimes, sont, sans doute largement, un reflet atténué mais encore vif des temps barbares.

De plus, d'autres traits jugés peu satisfaisants de notre société sont, en quelque sorte, le complément obligatoire des motivations qui nous animent et ne risquent guère de disparaître tant que celles-ci n'auront pas changé fortement.

Quand la soif de domination garde une place fondamentale, il n'existe, et de loin, aucune harmonie préétablie entre les aspirations des uns et des autres. Alors l'absence de règles imposées par un pouvoir, que celui-ci agisse de l'extérieur ou soit intériorisé, conduirait à la lutte perpétuelle et violente de tous contre tous qu'imaginait Hobbes. La libération sans frein des désirs individuels, le retour à « Dionysos », conduirait simplement à un retour à la barbarie (du reste, de nos jours, les désirs de dominer l'autre violemment demeurent latents, même s'ils sont réprimés dans leurs effets ; en période de guerre, il n'est pas difficile de trouver des tortionnaires et, en tout cas, tuer paraît normal ; dès qu'elle peut le faire sans que cela engendre la réprobation sociale ou morale, la cruauté ressort facilement (11)). Ce n'est que lorsque tous subissent la crainte d'une forme ou d'une autre de pouvoir (État, contrôle social, règles morales) que chacun peut échapper à la crainte de tous et qu'on est conduit à un moindre mal dans ce qu'offre la vie. On ne peut sortir de ce dilemme entre crainte de l'autre et crainte des divers pouvoirs (12) que dans un type radicalement autre de rapport à autrui : quand celui-ci n'est plus un objet permettant de satisfaire ses désirs, mais un prochain à qui s'unir dans une relation confiante fondée sur une ouverture réciproque, grâce à laquelle ce que cherche autrui est senti et partagé de l'intérieur. Alors seulement le « aime, et ce que tu veux, fais-le » que prônait saint Augustin, concilie la plus grande liberté et la paix. Mais nous sommes loin d'une sortie aussi radicale de la barbarie.

Dans ces conditions, les tentatives de « libération radicale » par rapport aux pouvoirs de tous ordres tendent à avorter suivant un cycle libération - désordre - normalisation. Celui-ci ne met pas seulement en œuvre des réactions « passéistes » mais aussi l'expérience des conséquences concrètes de la « libération ». Ainsi les membres des générations qui ont reçu l'éducation la plus permissive tendent, semble-t-il, à renverser nettement la vapeur quand ils deviennent parents à leur tour (13). Les membres des coopératives ouvrières demandent des directions musclées. Les citoyens américains, las d'une politique « réaliste », c'est-à-dire libérée des normes morales, se pressent derrière le « vertueux » Jimmy Carter. De manière générale, le désordre tend à faire le lit d'un pouvoir fort. La « libération totale » n'a guère de chances de prendre de l'ampleur ailleurs qu'en imagination.

Sortir de la société de consommation ?

A quel avenir pouvons-nous donc nous attendre ? Étant donnée leur inertie on peut douter que les traits fondamentaux des rapports aux autres et à soi-même qui dominent chez les occidentaux changent substantiellement au cours des décennies à venir, pour ne pas dire des siècles. Cela limite sérieusement l'ampleur des évolutions autres que de surface susceptibles d'intervenir dans les modes de vie. On peut douter qu'il soit possible de sortir sérieusement de la « société de consommation », d'arriver à des relations entre individus beaucoup plus harmonieuses, ou de mettre en place une société « autogérée » qui ne soit pas paralysée par des conflits. Les façons de vivre des décennies à venir n'auront sans doute rien de révolutionnaire. Plusieurs grands « modèles », en fait très anciens et qui paraissent appelés à durer, sont compatibles avec les traits fondamentaux de nos rapports aux autres et à nous-mêmes. Ces « modèles » expriment ces traits et les complètent de manières très diverses. Ils correspondent à des courants qui sont en compétition dans l'influence qu'ils exercent, un même individu pouvant être influencé dans des proportions variables par chacun d'eux.

La recherche quasi exclusive et sans fond de l'excellence à ses propres yeux (dans la ligne du courant stoïcien) ne paraît pas appelée à disparaître. Il existe toujours des valeurs au nom desquelles se sacrifier, et il en apparaît de nouvelles. On trouve encore des militants, même si ce n'est pas pour les mêmes causes.

La culture de l'imaginaire

L'investissement dans le dérisoire (dans la ligne du courant épicurien) paraît avoir de son côté un bel avenir devant lui : tout en cherchant une image acceptable plutôt qu'excellente de soi, poursuivre des jouissances limitées et faciles à obtenir, complétées par une culture de l'imaginaire, et s'en contenter sans poursuivre de grands objectifs. Un tel courant, que stigmatisait déjà Nietzsche sous le nom de nihilisme, et qui constituait pour lui l'aboutissement de l'Occident, ne date pas d'hier. C'est lui qui triomphe entre les périodes d'enthousiasme, tout en étant loin de disparaître pendant celles-ci. Le jeune « cool » d'aujourd'hui (14) est tout autant dans cette ligne que son grand-père petit bourgeois de 1925 (15) ou que son ancêtre de 1830, rempli de la « passion molle du bien-être », que dépeignait Tocqueville (16).

La chaleur du « petit groupe »

Un troisième courant de poids correspond à une recherche de sécurité dans la chaleur du petit groupe. En contrepartie, est acceptée une grande soumission à la loi de celui-ci, que cette loi soit celle de la coutume ou du chef (sans cette soumission le groupe ne peut fonctionner, à moins qu'existe entre ses membres une qualité de relation dont on a vu que, dans notre société, elle n'est guère accessible à la plupart : les « communautés » qui se voulaient à la fois chaudes et libres, éclatent). La recherche d'une bonne image de soi conduit alors à la conformité plus qu'à l'excellence. C'est la solution aux problèmes de l'existence que fournissent les sociétés traditionnelles et contre laquelle s'est édifiée toute la modernité. Celle-ci a voulu libérer l'homme de la loi du groupe, effacer les particularismes au nom de l'universel ; beaucoup ont quitté les campagnes en cherchant à se libérer de la pression du groupe grâce à l'anonymat des villes. Mais le mouvement s'inverse. A l'extrême, les sectes offrent une sécurité parfaite moyennant le respect de règles extrêmement strictes, et un nombre croissant s'y réfugie. Plus généralement, les petits groupes se multiplient.

Entre deux mythes

Comment, sous l'influence de ces trois courants dominants (et, accessoirement, des courants plus minoritaires tels le courant réellement dionysiaque de « libération du désir » ou le courant évangélique) notre société va-t-elle évoluer ? Il est vraisemblable qu'aucun d'entre eux ne l'emportera ou au contraire disparaîtra. On peut douter en particulier que tous acceptent le retour en arrière en matière de soumission à la loi collective qu'exige le refuge dans la chaleur du petit groupe, le sacrifice de la liberté à la sécurité que demande l'obtention d'un tel refuge. Toutefois l'aspiration à la sécurité est tellement forte que beaucoup prendront, sans doute, une telle voie. Par ailleurs, quand l'éducation que donnent les parents se fait moins rigoureuse, et que leur influence diminue, celle du reste de la société et en particulier des camarades augmente. Il en résulte que l'idéal du moi intériorisé au cours de la prime enfance et la recherche de l'excellence à ses propres yeux perdent de la force, pendant que progresse la recherche d'une bonne image sociale. Il devient moins important d'être en accord avec soi-même et plus de paraître agir convenablement aux yeux des autres (17). A la limite dans les bandes le poids de la règle du groupe est très fort, pendant que l'idéal moral du moi est plus ou moins évanescent. Une telle évolution favorise le courant épicurien et la recherche de la chaleur du petit groupe aux dépens de la recherche de l'excellence à ses propres yeux. Mais elle est loin d'être radicale.

L'écologie pourrait peut-être constituer un grand mythe collectif permettant d'orienter simultanément la recherche de ceux qui se rattachent aux divers courants : elle paraît fournir à une minorité de « stoïciens » une raison d'être par l'engagement dans un grand projet qui dépasse l'intérêt individuel, à une grande masse d'« épicuriens » matière à rêver d'un monde meilleur, et à ceux qui cherchent plus de chaleur une base à la constitution d'innombrables petits groupes. Elle pourrait relayer, à ce titre, la croissance économique (dans ses versions libérale et planificatrice), qui a, elle-même, relayé le mythe de la Nation et celui du gouvernement de la Raison. Notre époque pourrait être alors une période de transition entre le règne de deux mythes, comme l'ont été la période Louis-Philipparde et l'entre-deux-guerres. S'il en résulte un changement notable des

(7) Si l'on examine les transformations des mœurs et des valeurs en Europe Occidentale depuis dix siècles, on voit ces mécanismes opérer. On a tenté de brosser une esquisse sommaire du processus qui est intervenu au cours des dix derniers siècles dans « Genèse et avenir de la société de consommation », dans Futuribles, Hiver 1977.

(8) Cf. Les analyses de T. Parsons sur la famille américaine.

(9) Cf. Les frustrés de Claire Bretecher.

(10) Cf. Ph. d'Iribarne La politique du bonheur (Le Seuil, 1973) et Le gaspillage et le désir (Fayard, 1975).

(11) Cf. Ainsi sous couvert d'« expériences scientifiques » des individus tout à fait « normaux » sont prêts à infliger des souffrances très intenses à leurs congénères.

(12) Au sein duquel se situait Freud quand, dans Malaise de la civilisation, il ne voyait d'alternative qu'entre le refoulement et l'exploitation d'autrui.

(13) Cf. l'évolution des livres sur l'éducation des enfants aux États-Unis.

(14) Cf. J. Duvignaud La planète des jeunes.

(15) Cf. par exemple la description saisissante du règne de l'ennui par Bernanos dans Le journal d'un curé de campagne.

(16) Cf. A. de Tocqueville, l'Ancien Régime et la Révolution.

(17) Cf. Riesman, « La foule solitaire ».

modes de vie à un niveau superficiel (moins de pollution, de voitures ; un poids plus grand des petites villes) on n'avancerait guère pour autant vers une « libération » de grande ampleur, produisant des changements appréciables dans les rapports à la règle, aux autres, et au Pouvoir.

Faut-il donc s'installer dans un pessimisme radical, et se contenter d'opposer aux rêves d'un monde meilleur des prévisions plutôt désabusées ? Faut-il considérer que les choses sont ce qu'elles sont, qu'elles relèvent de la nature humaine et qu'il n'y a rien à faire ? Il n'en est rien. Certes il est nécessaire d'appréhender les limites des possibles. On évite ainsi la tentation de vouloir forcer le destin par la dictature de réformateurs éclairés (18) ; on se garde de perdre ses énergies à la poursuite de progrès impossibles au lieu de se concentrer sur les points où on peut agir avec fruit. Pour distinguer les changements souhaitables il est nécessaire de voir le poids, de la situation actuelle, de ce qui relève de la façon d'être des membres de notre société. Mais tout cela est peut-être la meilleure façon de préparer une attitude active, tout en gardant la modestie qui s'impose.

Quelle libération ?

Tout d'abord, malgré certains proverbes à prétention universelle, tels « l'homme est un loup pour l'homme », cette façon d'être est loin de constituer une « donnée de la nature humaine ». On en trouve de très différentes dans d'autres sociétés et pas simplement chez de « bons sauvages ». De plus si, après des siècles de civilisation, nous ressemblons toujours beaucoup à nos ancêtres d'il y a dix siècles, nous ne sommes pas pour autant identiques même dans nos profondeurs. Si nous entrevoyons une toute autre façon d'être c'est que nous la vivons parfois (et peut-être souffrons-nous particulièrement de la distance qui sépare notre meilleur de notre ordinaire). Un rapport à autrui fondé sur une confiance radicale et une union profonde ne nous est pas vraiment étranger, même s'il ne nous est guère familier. Si certains pas ont été faits, pourquoi serait-il impensable d'en faire de nouveaux, lents certes, mais réels ? De plus, si ce que sont les hommes, hic et nunc, limite très sérieusement ce qu'il est possible d'obtenir par une réforme des institutions (y compris les codes moraux et sociaux), cela n'interdit pas, et de loin, toute réforme utile.

Mais quelle libération voulons-nous ? Une libération par rapport à la société du reste de barbare qui demeure en nous ? Ou une libération simultanée, par rapport à celui-ci autant que par rapport à celle-là, de ce qui, en nous, est déjà profondément civilisé ? Les recherches actuelles de « libération » sont profondément ambiguës, car elles relèvent à la fois de l'un et l'autre mouvement.

Le courant de « libération du désir », revendique en fait le droit de faire de l'autre sa proie dans des limites plus ou moins larges. Certes la plupart ne vont pas jusqu'au bout. Ils ne célèbrent pas comme Nietzsche, parlant de ceux qui appartiennent aux « races nobles » ; « la gaîté terrible et la joie profonde qu'ils goûtent à toute destruction, à

Punks, freaks et autres marginaux : un rejet ambigu de tout ce qui est « civilisé ».

toutes les voluptés de la victoire et de la cruauté » (19). Ils ne déplorent pas que, ces races ayant été « humiliées et domptées », on en soit venu à « l'homme domestiqué, irrémédiablement mesquin et débile ». Mais il s'agit bien, tout en gardant une certaine modération par rapport à la violence physique (la civilisation est quand même passée par là) de retrouver des possibilités de plier l'autre à ses caprices (et non de chercher à entrer avec lui dans une relation fondée sur une confiance profonde). Le mouvement de « libération sexuelle » est en très grande part de cet ordre. Il en est de même, plus généralement, d'une large tendance à refuser tout ce qui engage vis-à-vis d'un autre, tout ce qui entrave, au nom du respect de l'autre, la soif de posséder.

port aux institutions peut conduire à une libération de tous, et non au règne « du renard libre dans le poulailler libre ».

Le degré de libération possible par rapport aux institutions dépend alors du degré de libération de chacun par rapport à son propre appétit de domination. Plus chacun est libéré par rapport à lui-même, plus tous peuvent être libres par rapport à la société. Pour progresser dans cette voie tout un chacun est « agent de changement social », même si c'est de façon infime. On n'apprend, en effet, à entrer dans une union confiante de personnes qu'auprès de ceux qui vivent une telle union, comme on n'apprend à parler qu'auprès de ceux qui parlent. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, l'élève, s'il cherche à progresser, peut dépasser le

qu'au fil des siècles. A plus court terme, on a affaire à des individus dont les rapports fondamentaux aux autres et à eux-mêmes sont pratiquement donnés. C'est du côté des institutions que sont possibles des progrès qui peuvent être appréciables, même s'ils sont limités. Il y a peu de chance, en effet, qu'à chaque instant les institutions existantes soient celles qui assurent les meilleurs compromis possibles entre les avantages et les inconvénients des contraintes extérieures ou intérieures imposées aux individus, compte tenu de ce que « sont » ces derniers. Et les transformations qui seraient opportunes ne se réaliseront que si certains agissent pour cela. Les « agents du changement social » susceptible d'intervenir peuvent alors être fort différents suivant les cas. Ils ne se-

« Libération » sexuelle : un moyen de plier l'autre à ses caprices...
Tableau de Richard Merkin

L'autre : une proie ?

On trouve simultanément, et souvent chez les mêmes, un mouvement tout autre : chercher une libération par rapport aux institutions qui entravent non plus la domination de l'autre comme proie (comme objet), mais sa rencontre comme prochain (comme sujet). Mais pour qu'une telle rencontre soit possible la libération par rapport à la société doit s'accompagner d'une libération de chacun par rapport à notre fond barbare d'appétit de domination. Un simple changement de comportements, sous l'emprise de la crainte d'une forme ou d'une autre de pouvoir, ne suffit pas. Il faut que soit obtenue l'expérience d'un autre mode d'être avec l'autre, à côté de laquelle la recherche de domination paraisse fade et sans intérêt.

C'est seulement par ce deuxième mouvement que peuvent disparaître à la fois (ou tout au moins s'atténuer si on avance dans un tel chemin) la crainte de l'autre et la crainte des diverses formes de pouvoir et qu'une libération radicale est possible ; c'est par lui seulement qu'une libération par rapmaître, ne serait-ce que faiblement, ce qui permet une lente émergence au fil des générations. Chacun, quelle que soit sa place dans la société, peut apporter sa pierre à la progression commune (même si certains, tel François d'Assise, le font de manière plus éclatante que d'autres). Peut-être, comme dans n'importe quelle évolution des mœurs, ceux qui font circuler les idées ont-ils quelque responsabilité particulière. Ils peuvent au moins éviter de fourvoyer ceux qui les écoutent dans de fausses pistes. Ils peuvent éviter de conforter la croyance, actuellement quasi universelle, suivant laquelle le tout, dans l'amélioration de la société, relève du changement des institutions et rien d'une réforme intérieure de chacun. Ils peuvent montrer combien est fausse l'idée suivant laquelle l'avenir de l'humanité peut se trouver dans une « libération du désir », excluant tout discernement par rapport à celui-ci.

Une telle transformation en profondeur, si elle constitue l'essentiel à très long terme, ne peut porter de fruits manifestes

ront pas les mêmes si l'on a affaire à des évolutions qui relèvent plutôt de l'action publique (par exemple libérer les villes de l'automobile), ou, au contraire, plutôt des mœurs (par exemple, augmenter la sincérité dans les relations entre époux). Chaque domaine de la vie sociale serait justiciable d'analyses et de propositions particulières. Il faut souligner à quel point ce qui relève du second type, pour lequel de multiples initiatives et expériences, menées par les individus et les groupes les plus divers, sont fondamentales, est plus important qu'on ne le croit en général. La réforme de la société va infiniment au-delà des transformations, si radicales soient-elles, de l'action publique.

P. I.

(18) Si cette idée popularisée par les « nouveaux philosophes » est à la mode, elle n'en reste pas moins juste.

(19) F. Nietzsche La généalogie de la morale.